

La Dernière Page

Je suis un cahier. Pas n'importe lequel. J'étais autrefois un carnet Moleskine noir, celui qu'on achète avec des ambitions démesurées. Mon propriétaire m'avait choisi un mardi pluvieux de janvier, dans cette librairie qui sent le bois ancien et l'encre fraîche. Il m'avait caressé la couverture avec révérence, comme on touche quelque chose de sacré. J'étais neuf, vierge, plein de promesses.

Aujourd'hui, je suis presque vide. Enfin, c'est ce qu'il dit. Moi, je me sens lourd. Tellement lourd de tout ce qu'il a écrit en moi pendant ces trois dernières années.

Il reste une page. Une seule. La dernière.

Et il ne veut pas l'écrire.

Je me souviens de la première fois qu'il a ouvert ma couverture. Ses mains tremblaient légèrement. Il avait hésité, le stylo suspendu au-dessus de ma première page comme un funambule au-dessus du vide. Puis, enfin, le contact, cette sensation extraordinaire de l'encre qui pénètre mes fibres, qui me marque, qui fait de moi quelqu'un.

"Aujourd'hui, j'ai décidé de vivre différemment" avait-il écrit.

Quelle prétention, avais-je pensé. Combien de carnets comme moi avaient entendu cette promesse ? Combien dormaient dans des tiroirs, abandonnés après cinq pages d'enthousiasme fiévreux ?

Mais lui, il est revenu. Le lendemain. Et le surlendemain. Et tous les jours pendant un mois. Puis tous les deux jours. Puis toutes les semaines. Mais il est revenu.

J'ai appris à connaître Thomas, c'est son nom, à travers ses mots. Pas ceux qu'il dit aux autres mais ceux qu'il me confie quand le monde dort. Les vrais. Les mots

qu'on n'ose pas prononcer à voix haute parce qu'ils révèlent trop de qui on est vraiment.

Il m'a raconté sa rupture, pages 23 à 31. Huit pages de douleur brute, d'incompréhension, de colère mêlée à une tendresse qui refusait de mourir.

"Pourquoi est-ce que je ne lui suffit pas ?" avait-il écrit et l'encre avait bavé parce qu'il pleurait. Je garde encore cette tâche, comme une cicatrice.

Page 47, il a parlé de son père. La première fois. "Il est mort depuis six ans et je ne sais toujours pas ce que je ressens." Puis il a rayé la phrase, mais pas assez fort. Je la lis encore, sous les griffures du stylo. On ne peut pas vraiment effacer ce qu'on écrit dans un carnet. On ne peut que le recouvrir.

Page 89, il a osé écrire : "Parfois, je pense que je ne vauds rien."

J'aurais voulu lui répondre. Lui dire que je sentais la chaleur de ses mains chaque fois qu'il me prenait, que cette chaleur parlait de vie, de persévérance, de quelqu'un qui continue malgré tout. Mais les carnets ne parlent pas. On nous écrit, on ne nous écoute jamais vraiment.

Il y a eu des périodes de silence. Des semaines entières où je restais fermé, dans le tiroir de sa table de nuit, coincé entre un vieux réveil et des plaquettes de médicaments qu'il ne prenait plus. Je m'inquiétais. Les objets s'inquiètent, vous savez. On a peur d'être oubliés, abandonnés, remplacés.

J'entendais le réveil se plaindre : "Il ne me regarde même plus, il utilise son téléphone maintenant."

Les médicaments murmuraient : "Il va mieux ou alors il a juste arrêté d'essayer de soigner ça."

Moi, je ne disais rien. J'attendais. Parce qu'il revenait toujours.

Et quand il revenait, c'était avec plus d'urgence, plus de vérité. Comme si le silence avait fermenté quelque chose en lui qui devait absolument sortir.

Page 142 : "J'ai trouvé un nouveau travail. Je crois que je suis content. Je ne sais plus ce que ça fait, être vraiment content."

Page 156 : "J'ai revu Emma aujourd'hui. Par hasard, dans le métro. On s'est souri. C'est fou comme un sourire peut être à la fois si léger et si lourd."

Page 178 : "Maman m'a appelé. Elle m'a dit qu'elle était fière de moi. Je ne l'ai pas crue mais ça m'a quand même fait quelque chose."

Les pages ont défilé. Ses écritures changeaient, parfois fébrile et penchée quand il était anxieux, parfois large et assurée quand il se sentait bien. J'ai appris à lire son humeur avant même de lire ses mots, juste à la pression du stylo sur mon papier.

Il m'a emmené partout. Dans des cafés où il écrivait en regardant la pluie tomber. Dans des trains pour des week-ends chez sa sœur. Une fois même sur une plage et j'ai eu peur qu'il m'oublie dans le sable, mais non. Il m'avait soigneusement rangé dans son sac, loin de l'eau salée qui aurait pu m'abîmer.

"Tu es précieux" semblait-il me dire par cette attention.

Et c'est ça qui me tue aujourd'hui. Cette dernière page qui reste.

Ça fait deux mois qu'il ne l'a pas écrite. Deux mois qu'il m'ouvre, me regarde, caresse ma page blanche du bout des doigts, puis me referme doucement.

Au début, je croyais qu'il cherchait l'inspiration. Qu'il voulait que la dernière page soit parfaite, mémorable, à la hauteur de tout le reste.

Puis j'ai compris.

Il ne veut pas me finir.

Tant qu'il reste une page, nous ne sommes pas terminés. Notre histoire continue. Je suis encore utile, encore là, encore son carnet.

La nuit dernière, je l'ai entendu parler avec quelqu'un au téléphone. Sa sœur, je crois.

"oui, je sais, je devrais m'en acheter un nouveau... Non, je n'ai pas fini l'ancien... Juste une page... Je sais, c'est bête... C'est juste que... je ne sais pas. C'est comme si, quand je l'aurai fini, cette période de ma vie sera vraiment terminée. Et j'ai pas envie."

Elle a ri gentiment. "Les pages se finissent, Thomas. Ça ne veut pas dire que les histoires s'arrêtent."

Il n'a rien répondu.

Ce matin, il m'a sorti du tiroir. C'est un dimanche. Il pleut, comme ce jour de janvier où il m'a acheté. Est-ce un signe ? Les objets croient aux signes, aux coïncidences qui ressemblent à du destin.

Il s'assoit à sa table, près de la fenêtre. Je reconnais cette posture. C'est celle qu'il prend quand il va vraiment écrire, pas juste griffonner quelques mots pour se donner bonne conscience.

Il ouvre ma couverture. Feuillète mes pages, lentement. Je sens son regard qui s'attarde sur certains passages. Page 23, la rupture. Page 89, le doute. Page 142, l'espoir timide. Il sourit en lisant certains passages, grimace devant d'autres.

"Putain, j'étais dramatique" murmure-t-il à la page 67.

Puis il arrive à la dernière page. La mienne. La vierge. La blanche.

Il prend son stylo.

Mon cœur de papier se serre. Si les carnets avaient un cœur. Peut-être qu'on en a un. Peut-être que c'est cette sensation que j'ai maintenant, comme si toutes mes fibres se tendaient dans l'attente.

"Bon," dit-il à voix haute, comme pour se donner du courage. "On y va."



Il écrit.

"Dernière page. Ça fait bizarre d'écrire ça. Comme si j'allais refermer un livre, sauf que c'est le mien. Ma vie de ces trois dernières années, enfermée dans ce carnet.

J'ai relu tout à l'heure. C'est étrange de voir le chemin parcouru quand il est écrit noir sur blanc. L'homme qui a commencé ce carnet n'est plus celui qui le finit. Je ne sais pas si c'est bien ou mal. Je crois que c'est juste vrai.

J'ai eu peur de cette page. Peur qu'en l'écrivant, je mette un point final à quelque chose que je ne suis pas prêt à terminer. Mais ma sœur avait raison. Les pages se finissent, les carnets se remplissent mais les histoires continuent.

Je vais m'acheter un nouveau carnet demain. Celui-là, je vais le garder. Le mettre sur une étagère avec mes livres préférés. Parce que c'est ça que tu es, finalement, mon livre préféré. Celui que j'ai écrit sans savoir ce que j'écrivais.

Merci de m'avoir écouté. Merci d'avoir gardé mes secrets, mes peurs, mes petits moments de bonheur que je n'osais pas dire à voix haute de peur qu'ils s'envolent.

Je ne sais pas où je serai dans trois ans. Mais je sais que ce carnet existera toujours et que l'homme qui le relira se souviendra de celui qu'il était.

Et peut-être qu'il sourira.

Thomas "

Il pose le stylo.

Reste un moment immobile, sa main posée sur moi.

Puis il me referme. Doucement, comme on ferme les yeux de quelqu'un qu'on aime.

Je suis complet maintenant. Toutes mes pages sont écrites. Mon histoire est terminée.

Et pourtant, je ne me sens pas triste.

Je me sens... accompli. C'est le mot. Accompli.

Il me prend, me lève à hauteur de ses yeux, me regarde vraiment.

"Tas été un bon carnet" dit-il, et sa voix tremble un peu.

Puis il m'embrasse sur la couverture, oui, il m'embrasse, ce geste ridicule et magnifique que font les humains quand ils ne savent pas comment exprimer l'affection et il me pose sur son étagère, entre *L'Étranger* de Camus et *Les Raisins de la colère* de Steinbeck.

Quelle compagnie. Quelle honneur.

De ma nouvelle place, je peux voir sa table, sa fenêtre, ce coin de monde où nous avons passé tant de temps ensemble. Je verrai demain arriver le nouveau carnet. Je l'accueillerai comme un frère. Je lui dirai de ne pas avoir peur, que Thomas est quelqu'un de bien, que oui il oublie parfois d'écrire pendant des semaines, mais qu'il revient toujours.

Les objets meurent quand on les jette, pas quand on les finit.

Et moi, je suis sur une étagère. Complet. Utile. Aimé.

Ma dernière page est écrite.

Mon histoire commence.